

COMPTES RENDUS *Sur les autres scènes*

MONTPELLIER

ORFEO ED EURIDICE

Gluck

Delphine Galou (Orfeo)
Eleonora Buratto (Euridice)
Christina Gansch (Amore)

Balazs Kocsar (dm)
Chiara Muti (ms)
Ezio Antonelli (d)
Alessandro Lai (c)
John Torres (l)
Micha van Hoewe (ch)

Opéra Comédie, 27 septembre

UN ORFEO ED EURIDICE PLUS CONSERVATEUR, EN DÉFINITIVE, QUE RÉVOLUTIONNAIRE.

Il y a cinq ans, l'Opéra National de Montpellier, alors dirigé par René Koering, avait présenté, en collaboration avec le Teatro Comunale de Bologne, *Orphée et Eurydice* dans sa version «parisienne» de 1774, adaptée aux mesures de Roberto Alagna. Pour la circonstance, David, le frère du ténor, avait transformé l'intrigue en fait divers moderne (voir *O. M.* n° 27 p. 58 de mars 2008). Jean-Paul Scarpitta, directeur général de la maison montpelliéraine encore pour quelques mois, a préféré retenir, pour cette nouvelle production, l'*Orfeo ed Euridice* en italien de la création à Vienne, en 1762. La mise en scène de Chiara Muti ne prétend pas – et c'est là, tout à la fois, sa force et sa faiblesse – changer notre regard sur le chef-d'œuvre de Gluck. Le décor élégant d'Ezio Antonelli (une architecture vitrée s'ouvrant sur de sombres frondaisons) évoque parfaitement ce monde incertain, entre la vie et la mort, la lumière et les ténèbres. Dans les costumes

d'Alessandro Lai aussi, se retrouvent ces oppositions systématiques du noir et du blanc.

Les évolutions des danseurs et des figurants (les choristes restent dans la fosse) donnent à l'ensemble du spectacle une belle tenue plastique, sans la moindre faute de goût mais, ajoutons-le aussitôt, sans la moindre prise de risque. Un certain ennui s'installe donc très vite devant ce noble cérémonial. La direction de Balazs Kocsar témoigne d'une prudence semblable. À la tête d'un Orchestre National Montpellier Languedoc-Roussillon qui ne prétend pas s'enivrer de sonorités baroques, le chef hongrois impose des qualités constantes d'équilibre et de mesure. Avec des *tempi* très (trop ?) lents parfois, il détaille les multiples beautés de la partition. Pourtant, cette architecture reste presque toujours de marbre, en ne laissant que peu de place aux larmes et aux flammes. Gluck ne mérite-t-il pas des habits moins sévères ?



Delphine Galou dans *Orfeo ed Euridice*.

MARC CIRIOT/OPERA NATIONAL DE MONTPELLIER

L'émotion que la fosse et la mise en scène nous refusent, nous la trouvons heureusement chez les trois chanteuses, originaires de France, d'Autriche et d'Italie. Delphine Galou campe un Orfeo idéalement androgyne, avec un timbre de mezzo clair, une réelle dignité dramatique, et une voix pas très grande sans doute (le rôle ne le demande pas), mais homogène.

Christina Gansch est un Amore malicieux, jamais acide. L'Euridice d'Eleonora Buratto complète, avec chaleur et assurance, ce trio de jeunes talents. Belle participation aussi des Chœurs de l'Opéra National de Montpellier, pour un *Orfeo ed Euridice* plus conservateur, en définitive, que révolutionnaire.

Pierre Cadars